

Les hommes sont mus par des passions, c'est-à-dire des sentiments irrationnels, comme le désir de gloire, le désir de richesses, le désir de fonder de grands empires et d'accomplir de grandes choses dans le monde. Ces sont ces passions qui font agir les grands hommes dans l'histoire, comme Alexandre le Grand, César, Charlemagne ou Napoléon, qui sont des bâtisseurs d'empires. Ce sont des hommes passionnés, car ils sont prêts à tout sacrifier à la réalisation de leur but, y compris leur propre vie, leur propre bonheur, et d'ailleurs ils meurent jeunes, remarque Hegel. Ce but, ça peut être fonder un empire, mais aussi libérer leur pays d'une occupation. En ce sens, de Gaulle pendant la guerre, puis de Gaulle qui font la 5<sup>ème</sup> république, c'est un grand homme au sens de Hegel. Le paradoxe, c'est que c'est ce qui est irrationnel, les passions, qui va réaliser le plan rationnel de la Raison. C'est ce que Hegel appelle la ruse de la raison. La raison ruse avec nous, parce qu'elle utilise la déraison pour accomplir la raison. Cf. extrait.

Les passions sont le moteur de l'histoire, qui fait agir les grands hommes. Mais vers où va l'histoire ? Pour Hegel, elle est passée par divers étapes, mais elle s'accomplit aujourd'hui sous la forme de la réalisation de l'Etat-nation. Chaque peuple a son Etat, sa nation. Chaque peuple a atteint sa liberté, et le but de l'histoire est la liberté. Il a fallu en passer par la guerre, donc par la violence, car les grands hommes sont belliqueux. C'est par la violence qu'ils ont pu accomplir l'histoire. L'émergence des Etats-Nations en Europe, c'est le 19<sup>ème</sup> siècle. Aux yeux de Hegel, l'histoire est achevée.

Mais pourtant le 20<sup>ème</sup> siècle aura apporté un démenti cinglant à cet optimisme. Ces Etats-nations libres se sont affrontés deux fois lors des deux guerres mondiales, et ont atteint un niveau de violence jamais atteint. On ne voit pas comment de violences aussi extrêmes et injustifiables que les génocides ou l'utilisation de l'arme atomique pourraient être des moments pour réaliser la liberté dans le monde. Faut-il considérer qu'Hitler était un grand homme qui a voulu passionnément réaliser son but en lui sacrifiant tout, y compris les juifs ? On voit là que les horreurs du 20<sup>ème</sup> siècle résistent à toute forme de rationalisation. L'histoire n'est pas finie, et on ne voit plus du tout quel sens a la violence poussée à l'extrême.

Marx a beaucoup lu Hegel et veut renverser sa philosophie de l'histoire en ce qu'on a appelé après lui un matérialisme historique. L'idéalisme de Hegel pense que c'est l'Esprit absolu qui dirige l'histoire. Le matérialisme marxien consiste à penser que ce sont les conditions matérielles de vie des hommes qui déterminent l'histoire. Les conditions matérielles de vie, c'est l'économie. Le champ du travail, de la production matérielle des biens matériels, c'est cela qui est la dimension essentielle de la société et qui détermine tout le reste. Marx est un philosophe, mais aussi un économiste.

Or, l'économie, la production des biens, est toujours le lieu d'une violence qui n'est ni la violence interne à la société qu'est la délinquance ou la criminalité ni la violence externe à la société qu'est la guerre : c'est la violence de l'exploitation. Marx voit historiquement à chaque époque une grande division au sein de la société entre deux classes sociales. Une classe dominante, qui est la classe exploiteuse, et une classe dominée, qui est la classe exploitée. Entre ces deux classes, il y a un rapport de violence que Marx appelle la lutte des classes. C'est cette lutte des classes qui est le vrai moteur de l'histoire, et il prétend la retrouver à chaque époque. D'où la phrase d'ouverture du *Manifeste* qui définit l'histoire de toute société jusqu'à nos jours comme une histoire de lutte de classes. L'histoire n'a pas toujours existé, elle a commencé lorsqu'une société fut pour la première fois divisée en classes. Cela coïncide avec l'invention de la propriété privée, et sur ce point Marx s'inscrit dans le prolongement du Rousseau du *Discours*. Dans la vie tribale, il n'y a pas de propriété privée, la vie est organisée collectivement par la communauté. C'est ce que Marx appelle le communisme primitif. Dans cet état il y a une parfaite égalité entre les hommes, il n'y a pas de classes, et donc pas non plus de lutte des classes.

Mais il y a lutte des classes lorsqu'il y a une grande division entre les classes des propriétaires, et la classe des travailleurs. C'est le cas dans l'Antiquité, où le système économique repose sur l'esclavage. Alors, il y a les hommes libres, qui sont les propriétaires et qui ne travaillent pas, et il y a les esclaves, qui sont les travailleurs. Il y a lutte des classes car les hommes libres exploitent

les esclaves, et il y a souvent des révoltes d'esclaves violentes où des maîtres sont tués, où il y a répression sanglante contre les esclaves. A Rome, il y a la noblesse des patriciens, qui ne travaillent pas et il y a les plébéiens, c'est-à-dire le peuple des artisans qui travaillent. Il y a entre eux une opposition de classe qui s'exprime par exemple au Sénat romain. Les patriciens sont souvent obligés de calmer la plèbe pour éviter les révoltes. Au Moyen-Âge, c'est le système économique féodal, le servage. Il y a donc le seigneur local, qui ne travaille pas, et les serfs, qui travaillent dans les champs. Cette opposition devient ensuite l'opposition entre la noblesse, qui n'a pas le droit de travailler et vit de rente, et les bourgeois, les artisans qui vivent dans les bourgs. Cette lutte des classes est le véritable moteur de l'histoire car c'est elle qui s'achève à chaque fois un événement violent de révolution par laquelle la classe dominée tente de prendre le pouvoir. La révolution française de 1789 est pour Marx la révolution bourgeoise par laquelle la classe dominée qu'était la bourgeoisie sous la monarchie a pris le pouvoir par la violence et est devenue la nouvelle classe dominante.

La société dans laquelle nous nous trouvons depuis le 19<sup>ème</sup> siècle est la société bourgeoise où le système économique est le capitalisme. La classe dominante est la bourgeoisie et la classe dominée est le prolétariat. La bourgeoisie, ce sont les propriétaires des moyens de production, c'est-à-dire des usines, des terres, des machines, des entrepôts, etc. C'est ce qu'on appelle le capital. Le prolétaire ne sont propriétaires de rien, ils n'ont que leur force de travail pour vivre, et ils la vendent au patron en échange d'un salaire. La lutte de classe est alors cette opposition où la bourgeoisie exploite le prolétariat pour augmenter toujours plus ses profits, et le prolétariat de son côté lutte par grèves pour obtenir des augmentations de salaires et des améliorations de leurs conditions de vie.

Mais alors si la lutte des classes est cette violence qui fait avancer l'histoire, est-ce qu'une nouvelle société doit advenir de cette lutte ? Oui. Marx écrit dans *Le Capital* : « La violence est l'accoucheuse de toute vieille société qui est enceinte d'une nouvelle ». Chaque société doit accoucher de la suivante, mais elle a besoin pour cela de la violence d'une révolution. L'histoire n'est pas contingente, elle est nécessaire. En réalité, la classe dominante engendre elle-même la classe dominée va l'abattre. Ainsi, au 19<sup>ème</sup> siècle, avec la révolution industrielle, la population ouvrière ne va cesser de croître. Tout le monde est obligé de vendre sa force de travail pour survivre. Mais la chute de la bourgeoisie est inéluctable, car son système économique fait que le prolétariat croît en nombre et en puissance et va la renverser. Marx prédit une révolution prolétarienne sur le même mode que la révolution de 1789. La fin de l'extrait est un appel au renversement par la violence de la classe dominante.

C'est cette violence qui est le véritable moteur de l'histoire. La violence interne à la société, qui est la violence de l'Etat, en dérive, puisque l'Etat est un instrument au sein de la classe dominante. Quant à la violence de la guerre, elle est aussi une expression de la violence de la classe dominante qui cherche à accroître son pouvoir au dépend de la classe dominante d'un autre pays. Ainsi, les aristocraties européennes s'affrontaient par les guerres. Ce sont ensuite les bourgeoisies respectives de chaque pays qui s'affrontent par la guerre.

Mais comme Kant prédisait une fin de l'histoire par la fin de la violence qui était aussi son moteur, et qui était la guerre, Marx prédit une fin de l'histoire par la fin de la violence qui est son moteur, et qui est la lutte des classes. En effet, le prolétariat fait la révolution, mais ce n'est pas pour devenir la nouvelle classe dominante qui dominera une nouvelle classe dominée, car sa révolution est communiste. Elle veut introduire un nouveau système économique qui consiste en l'abolition de la propriété privée des moyens de production. Les moyens de production sont mis en commun dans une propriété publique, de sorte que les biens produits peuvent être répartis de manière égalitaire selon les besoins de chacun. Alors, il n'y a plus cette division de la société entre les propriétaires et ceux qui doivent travailler pour vivre. Il n'y a qu'une seule classe sociale, celle des travailleurs, la société est égalitaire, il n'y a plus de lutte de classes. Cela suppose d'abord une période de transition que Marx appelle la dictature du prolétariat, où il se constitue en nouvelle classe dominante pour révolutionner la société de fond en comble par le moyen du pouvoir de l'Etat. Ensuite, l'Etat s'affaiblit et devient peu à peu inutile, jusqu'à disparaître tout à fait. La

révolution doit être internationale, et il n'y aura plus de guerres non plus. De même, une société égalitaire devrait voir disparaître la violence de la délinquance et du crime, dont l'origine est sociale. Alors, l'histoire est finie, car il n'y a plus une classe dominée qui devrait renverser la classe dominante par la violence. L'histoire est finie car il est mis fin à cette violence qu'est la lutte des classes.

Comme pour la philosophie de l'histoire de Kant, nous pouvons constater que la prévision ne s'est pas réalisée, l'histoire continue, la violence est toujours là. Surtout, s'il y a bien eu des révolutions, comme en Russie ou en Chine, mais ces régimes communistes n'ont pas dépassé l'étape de la dictature du prolétariat, qui ne devait pourtant qu'être provisoire. Le communisme a échoué en tant que système économique et l'économie mondiale est encore aujourd'hui une économie capitaliste.

Au début des années 90, le politologue américain Francis Fukuyama a publié *La fin de l'histoire et le dernier homme*. Il reprend la thèse hégélienne de fin de l'histoire et voit dans la chute du communisme la victoire définitive du modèle politique démocratique et de l'économie libérale capitaliste. Samuel Huntington s'oppose à sa thèse et publie dans les années 90 *Le choc des civilisations*, qui souligne qu'au contraire le monde se scinde en grands bloc civilisationnels qui ont des valeurs opposées et sont en conflit. Depuis, on a vu apparaître le problème du terrorisme islamiste international, donc l'émergence d'une nouvelle idéologie opposée à la démocratie. Et la puissance qui serait la première puissance économique et militaire du monde d'ici à 2050, c'est la Chine, qui n'est pas une démocratie et ne donne aucun signe de vouloir le devenir un jour. L'histoire continue et nous n'en voyons pas la fin.

Sans doute faut-il conclure de l'échec des philosophies de l'histoire que cette approche téléologique de l'histoire ne peut pas être laïcisée et doit demeurer théologique. L'histoire est le propre de l'homme, et tant qu'il y aura l'humanité, il y aura l'histoire. L'histoire n'a pas plus de sens que l'existence de l'humanité dans l'univers. Chacun peut donner un sens à sa vie à un niveau individuel. Sans doute des groupes humains le peuvent ils en se donnant un projet commun. Mais l'humanité, avec la diversité des cultures qui la caractérise, tant dans l'histoire que dans l'espace, ne vise pas un seul objectif qui pourrait constituer le sens de son histoire.